

VÉRONIQUE DOMINGUEZ-GUILLAUME
ET ÉLISABETH GAUCHER-RÉMOND (DIR.)

EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux





EXPÉRIENCES CRITIQUES

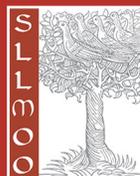
Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux

Quelle est la place des études littéraires médiévales dans un contexte scientifique où, des Annales à la *microstoria*, les sciences humaines apportent un éclairage sans cesse renouvelé aux savoirs qu'elles constituent ?

Devenu académique, le savoir sur les textes littéraires médiévaux a été soumis à un examen où bien souvent, l'histoire littéraire leur a attribué une place aussi restreinte que discutée. L'ouvrage évoque quelques-uns des critères qui ont déterminé cette histoire particulière, une histoire de la critique où se sont succédés engouements et rejets. Existe-t-il une « New Philology » ? Le roman du XIII^e siècle est-il réaliste ? Dans un premier temps sont étudiés quelques débats, ainsi que des notions formelles comme celles de motif, d'art poétique ou de genre, et enfin la question des relations entre l'homme et l'œuvre : quel fut le rôle de tous ces éléments dans le classement, l'évaluation et l'appréciation des textes littéraires médiévaux ? Dans un second temps, des études de cas explorent le fonctionnement de ces outils critiques dans deux domaines : le roman arthurien et la lyrique.

Loin d'en faire le procès, les contributions éclairent les pouvoirs exercés par les gestes critiques successifs sur les objets littéraires médiévaux. Et des premiers jugements étudiés à l'engagement de chaque contributeur, c'est une histoire vive qui s'écrit, la pluralité des démarches s'accompagnant de surprises et de créations.

Illustration : Maurice Lalau, illustration du *Roman de Tristan et Iseut renouvelé* par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza et Cie, [1909], planche X, « Toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils cheminèrent sans parole » © Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne



ISBN : 979-10-231-3260-1

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

EXPÉRIENCES CRITIQUES



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Manuscrit unique. Une singularité plurielle
Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale ?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)
Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Véronique Dominguez-Guillaume
et Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.)

Expériences critiques

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0598-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

PREMIÈRE PARTIE

Historiographie : théories et notions

Reconsidérer l'homme et l'œuvre

PHILIPPE DE THAON LE *COADUNATOR*

Vladimir Agrigoroaei

Université de Poitiers, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

La plupart des études qui lui sont consacrées résumant la biographie de Philippe de Thaon en quelques lignes. On dit qu'il est né en Angleterre, dans une famille originaire de Caen, et qu'il se trouvait probablement à la cour d'Henri I^{er} Beauclerc au début du XII^e siècle. On affirme qu'il était un auteur médiocre, « même si ses ouvrages ont plu au public¹ ». Médiocrité qu'on lui pardonne, puisqu'il était un pionnier de la littérature scientifique en langue vernaculaire. Faute d'une renommée contemporaine, quoique ses œuvres aient été populaires au XII^e siècle, très peu d'études lui ont été dédiées².

La rareté et le caractère négatif des approches fournissent au moins deux raisons pour dresser le bilan prosopographique d'un pionnier de la littérature française médiévale, et pour tenter de pousser un peu plus loin l'investigation concernant cet auteur. Nous proposerons deux directions de recherche : d'une part, une biographie de l'auteur, accompagnée d'une analyse globale de ses

- 1 Anne-Françoise Labié-Leurquin, « Philippe de Thaon », dans *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, éd. dir. Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 1149.
- 2 Voir les études introductives aux éditions suivantes : Philippe de Thaon, *Comput*, éd. Ian Short (Ms BL Cotton Nero A.V.), London, Anglo-Norman Text Society, 1984, p. 1-3 ; Philippe de Thaün, *Le Bestiaire*, éd. Emmanuel Walberg, Genève, Slatkine Reprints, 1970 (fac-sim. de l'édition Lund/Paris, H. Müller/H. Welter, 1900), p. I-CXIV ; « Il *Bestiaire* di Philippe de Thaün », dans *Bestiari medievali*, éd. Luigina Morini, Torino, Einaudi, 1996, p. 105 sq. Le *Bestiaire* a fait l'objet d'une étude et d'une réédition récente : voir Shannon Hogan Cottin-Bizonne, « Une nouvelle édition du *Bestiaire* de Philippe de Thaon », *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 2005 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe*, Paris, École des chartes, 2005, p. 109-118 (voir aussi *ead.*, *Une nouvelle édition du Bestiaire de Philippe de Thaon*, Ph.D., Chapel Hill, University of North Carolina, 2003) ; de même que Philippe de Thaon, *Le Livre de Sibile*, éd. Hugh Shields, London, Anglo-Norman Text Society, 1979. Voir aussi Alexander H. Krappe, « The Historical Background of Philippe de Thaün's *Bestiaire* », *Modern Language Notes*, 59, 1944/5, p. 325-327 ; Rupert T. Pickens, « The Literary Activity of Philippe de Thaün », *Romance Notes*, 12, 1970/1, p. 208-212 ; Hugh Shields, « More Poems by Philippe de Thaon? », dans Ian Short (dir.), *Anglo-Norman Anniversary Essays*, London, Anglo-Norman Text Society, 1993, p. 337-359 ; *id.*, « Oral Techniques in Written Verse: Philippe de Thaon's *Livre de Sibile* », *Medium Aevum*, 49, 1980/2, p. 194-206 ; et Luigina Morini, « A proposito del *Livre de Sibile* di Philippe de Thaün », *Medioevo romanzo*, 8, 1983/2, p. 259-269.

œuvres ; d'autre part, une étude consacrée à la manière dont il traite ses sources et a rédigé son premier texte, le *Comput*.

Signalons pour commencer que ce *Comput*³ est le premier texte scientifique en langue française. C'était un manuel de calcul de la fête de Pâques, et un calendrier. Philippe l'a conçu comme un traité scientifique en vers, et c'est ainsi qu'il a entamé sa carrière littéraire, en 1113 ou en 1119⁴. Plus tard, Philippe a traduit un autre texte latin, le *Physiologus* ; puis son *Bestiaire* a rencontré un certain succès au XII^e siècle, et ouvert la voie à d'autres bestiaires. Hugh Shields a également montré que Philippe de Thaon était le traducteur de la *Sibylla Tiburtina*, avançant qu'il avait traduit ce texte vers 1135-1139. Enfin, Philippe serait l'auteur de deux lapidaires, alphabétique et apocalyptique⁵. L'attribution d'une *Desputeison del cors e de l'arme* demeure encore problématique⁶.

104

Or, à l'exception des œuvres de Philippe et de deux autres lapidaires⁷, il faut constater qu'il ne reste aucun texte purement scientifique daté du XII^e siècle. Tous les autres cas sont périphériques, à commencer par deux recueils en prose anglo-normande du XII^e siècle qui témoignent d'un intérêt pour la dimension pratique de la science. Le premier contient des recettes médicales⁸, le second des recettes pour la fabrication des couleurs⁹. Le latin et le français y sont mélangés ; on ne les distingue pas. On peut alors supposer que leurs auteurs n'ont pas encore eu le courage de renoncer au latin, langue de la science, au profit de la langue du peuple, le français. C'est ce qu'indique d'ailleurs un autre recueil du XII^e siècle : dans un manuscrit conservé à Dresde, qui contient des textes de médecine et de botanique, un lecteur a intégré des gloses en vieil-anglais

3 La première édition de ce texte est interventionniste : *Li Cumpoz Philipe de Thaün. Der Computus des Philipp von Thaun*, éd. Eduard Mall, Strasbourg, Trübner, 1873. Nous utilisons l'édition de Ian Short (voir *supra*, note 2).

4 Voir *infra* la discussion sur la datation du *Comput* proposée par R.T. Pickens, en rapport avec celle des œuvres de Gerland et de Turkill.

5 Le lapidaire alphabétique se compose de 1710 hexasyllabes et se trouve dans deux manuscrits (Cambridge, Jesus College, Q. D. 2, ca 1200 et Cambridge, Pembroke College 87, fin du XIII^e siècle ; *Anglo-Norman Lapidaries*, éd. Paul Studer et Joan Evans, Paris, Champion, 1924, p. 200-259). Le lapidaire apocalyptique est fragmentaire ; il est conservé dans l'un des deux manuscrits du lapidaire alphabétique (Cambridge, Pembroke College 87) et ne compte que 304 octosyllabes (p. 260-276).

6 *Ibid.*, p. 200-259, 260-276.

7 C'est toujours du premier tiers du XII^e siècle que date un autre lapidaire en vers, cette fois anonyme, dont le manuscrit de base est anglo-normand (*ibid.*, p. 19-69). Le dernier lapidaire qui nous intéresse est le premier en prose. Il date probablement du milieu du XII^e siècle (p. 94-91).

8 Tony Hunt, « Early Anglo-Norman recipes in ms. London B.L. Royal 12 c XIX », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 97, 1987, p. 246-254.

9 Tony Hunt, « Early Anglo-Norman receipts for colours », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 58, 1995, p. 203-209.

et en anglo-normand¹⁰. Philippe de Thaon apparaît alors comme un pionnier du genre dans la littérature française médiévale, bien qu'il soit pratiquement resté anonyme.

En effet, son lignage demeure en très grande partie inconnu. Ainsi, on a avancé qu'il était peut-être de la famille du Robert de Thaon mentionné dans le *Domesday Book*. Ce dernier est en réalité un certain Robert de Tham/Than, tenant un fief dans le Buckinghamshire, et qui avait pour seigneur Eudes de Bayeux, frère du Conquérant¹¹. Néanmoins, nous ne croyons pas que Philippe « ait été le petit-fils de ce Robert de Thaon, l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant lors de la conquête normande de l'Angleterre en 1066¹² ». En effet, la participation dudit Robert à la bataille de Hastings n'est attestée que par une liste douteuse des compagnons du Conquérant que l'on peut lire sur une plaque commémorative à Dives-sur-Mer¹³. On peut donc seulement affirmer que Philippe était issu d'une famille normande de la basse noblesse.

Dans ce cas, il faut rejeter l'idée que Philippe ait débuté sa carrière littéraire par une commande royale. Les dédicaces du *Bestiaire* et du *Livre de Sibille* ont mené certains chercheurs à envisager un patronage royal pour toutes ses œuvres. Ainsi, pour Alexander H. Krappe, le *Comput* témoigne d'une relation entre Philippe de Thaon et la cour du roi Henri I^{er} établie bien avant, et poursuivie durant la rédaction du *Bestiaire*¹⁴. Nous croyons cependant qu'il n'existe aucune raison d'affirmer le patronage royal du *Comput*, et la critique s'est accordée pour privilégier la piste d'un autre commanditaire, oncle de l'auteur, Honfroi de Thaon :

Philippe de Thaün
ad fait une raisun

- 10 Max Manitius, « Angelsächsische Glossen in Dresdener Handschriften », *Anglia*, 24, 1901, p. 428-435.
- 11 Robert de Tham/Than tenait deux autres fiefs dans l'Oxfordshire et dans le Kent. Il était le fils de Guillaume de Thaon, qui tenait un fief dans le Kent. Voir Katherine S. B. Keats-Rohan, *Domesday People: A Prosopography of Persons Occurring in English Documents (1066-1166)*, Woodbridge, Boydell Press, t. 1, *Domesday Book*, 1999, p. 380.
- 12 Shannon Hogan Cottin-Bizonne, « Une nouvelle édition du *Bestiaire* de Philippe de Thaon », art. cit., p. 109-110.
- 13 Cette liste a été créée en 1862 par Léopold Delisle (« Liste des compagnons de Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre », *Bulletin monumental*, 8, 1862/28, p. 474). Delisle s'est inspiré des chartes anglaises du règne de Guillaume le Conquérant et du *Domesday Book*. On arrive ainsi au même Robert de Tham du Buckinghamshire dans un argument circulaire. Par ailleurs, la conjecture selon laquelle Robert et Philippe de Thaon seraient grand-père et petit-fils s'appuie seulement sur une coïncidence de noms. Nous ne savons pas si Robert de Thaon était vraiment de Thaon ; il n'était peut-être que « de Than ». Voir Katherine S. B. Keats-Rohan, *Domesday Book*, op. cit., p. 380.
- 14 Alexander H. Krappe : « *His true patron seems to have been the king rather than the queen* », dans « The historical background of Philippe de Thaün's *Bestiaire* », art. cit., p. 325.

pur pruveires guarnir
 de la lei maintenir.
 A sun uncle l'enveiet,
 quë amender la deiet
 si rien i ad mesdit
 ne en fait ne en escrit,
 a Unfrei de Thaün,
 le chapelein Yhun
 e seneschal lu rei.
 Icho vus di par mei :
Salus ad Patrem! (v. 1-13¹⁵)

106

Sur Honfroi, on n'en sait guère davantage, sinon qu'il était le chapelain d'Eudes Dapifer. Cette information a été d'ailleurs extraite du poème de Philippe, et non pas d'une charte de l'époque¹⁶.

Rupert T. Pickens s'est concentré sur le texte du *Comput* et a supposé, au terme d'une analyse convaincante, que le poème daterait de 1113 ou 1119¹⁷. Avec lui, nous découvrons un autre détail important : Gerland et Thurkill, sources du *Comput* de Philippe, ont rédigé leurs œuvres toujours au début du XII^e siècle¹⁸. Or, ces deux auteurs sont cités par Philippe de Thaon avec une acribie scientifique digne du positivisme moderne, signalant précisément les livres et les chapitres. Aussi Philippe ne faisait-il pas de la littérature, mais bien

¹⁵ Philippe de Thaon, *Comput*, éd. cit., p. 5.

¹⁶ Il se peut évidemment que l'*Yhun* du texte ne soit pas Eudes Dapifer, grand personnage politique du début du XII^e siècle ; et quand bien même il s'agirait de lui, on ne sait pas si Eudes Dapifer a joué un rôle dans la production du texte du *Comput*. On doit s'appuyer seulement sur le texte de ce dernier, et non pas sur d'autres sources. Eudes Dapifer était l'une des figures les plus importantes de l'Angleterre au tournant des XI^e-XII^e siècles. Au temps d'Henri I^{er} Beauclerc, Eudes gardait encore les vastes domaines gagnés du temps de la Conquête de 1066, ainsi que d'autres propriétés, récemment acquises. Il a également été sénéchal du roi, mais sa vie et son rôle politique ne peuvent pas être invoqués comme témoins d'un programme littéraire de la cour royale. Pour davantage de détails concernant la vie et la carrière politique d'Eudes Dapifer, voir J. Horace Round, « The Legend of « Eudo Dapifer » », *The English Historical Review*, vol. 37, n^o 145, 1922, p. 1-34.

¹⁷ Rupert T. Pickens, « The Literary Activity of Philippe de Thaün », art. cit., p. 209-210.

¹⁸ Gerland était un chanoine de Saint-Paul de Besançon, auteur de deux ouvrages : le *Candela*, une encyclopédie de théologie et de droit canon, et le *Tractatus de abaco*. Son *floruit* remonte probablement à la première moitié du XII^e siècle. Voir Alfred Cordoliani, « Notes sur un auteur peu connu : Gerland de Besançon (avant 1100-après 1148) », *Revue du Moyen Âge latin*, 1, 1945, p. 411-419. Pickens quant à lui ne prend pas en compte Gerland, et ne s'intéresse qu'à l'œuvre de Thurkill. Auteur des *Regunculae super abacum*, Thurkill a écrit son ouvrage vers 1100. Il l'a dédié à un ami, Simon, qui travaillait peut-être pour l'échiquier du roi Henri I^{er} Beauclerc. Voir Rupert T. Pickens, « The Literary Activity of Philippe de Thaün », art. cit., p. 210.

de la recherche avant la lettre ; sa bibliographie devait donc être mise à jour : et il citait les dernières nouveautés.

Dans ce contexte, le fait qu'il ne dédie pas son ouvrage au roi ou à Eudes Dapifer mais à son oncle, un chapelain, témoigne de l'intérêt scientifique de sa démarche. Il voulait faire œuvre utile. Un comput pour calculer la fête de Pâques¹⁹ répond parfaitement à un tel objectif, après la Bible : n'est-il pas le noyau du rythme social qu'étudie Jean-Claude Schmitt²⁰ ? Le choix de la première traduction de Philippe de Thaon n'est alors pas étonnant, mais prévisible, et surtout justifié. Un tel outil s'avérait nécessaire, et Philippe en était conscient²¹. Pour toutes ces raisons, son *Comput* a connu un certain succès. On peut noter que, des six manuscrits qui le conservent, quatre datent du XII^e siècle, chose rare pour un texte composé seulement quelques décennies auparavant²².

En s'appuyant sur cette notoriété, Philippe a poursuivi son projet de traduction scientifique. Entre 1121 et 1135, il s'est lancé dans une traduction du *Physiologus*, ouvrage pour lequel il montrait déjà un certain intérêt dans plusieurs parties de son *Comput*²³. Et son poème suivant, le *Bestiaire*, a été dédié à Adelaïde, nouvelle reine d'Angleterre, peut-être en raison d'un certain goût pour les animaux exotiques qui caractérisait alors la cour normande²⁴. Cela permet de supposer que la reine aimait à la fois le sujet et la langue française²⁵. Par ailleurs, ce n'est qu'à partir de ce moment que Philippe a fait partie de la cour du roi Henri I^{er}.

Le prologue du *Bestiaire* offre de nombreux renseignements au sujet de l'auteur, de sa relation avec la reine Adelaïde, mais également de son évolution

- 19 Il est fait allusion à la fête de Pâques, l'objectif même du *Comput*, dès la fin du prologue, que Philippe achève par un *Salus ad Patrem* qui fait écho à l'*ego vado ad Patrem* de l'Ascension.
- 20 Voir entre autres Jean-Claude Schmitt, « Rythmes et médialité », dans Pascale Goetschel, François Jost et Myriam Tsikounas (dir.), *Lire, voir, entendre. La réception des objets médiatiques*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 316-332.
- 21 Philippe de Thaon, *Comput*, éd. cit. (I. Short), p. 5, v. 27-30 : « Char mult est necessarie / cel'ovre que voil faire, / e mult plusurs clers sunt / chi grant busuin en unt ».
- 22 *Ibid.*, p. 1. Voici la liste des manuscrits : Cambridge, University Library, Additional 4166/9 (début du XII^e siècle) ; Lincoln, Lincoln Cathedral, 199 (C.3.3) (fin du XII^e siècle) ; Londres, British Library, Arundel 230 (seconde moitié du XII^e siècle, fragment) ; Londres, British Library, Cotton Nero A.V. (troisième quart du XII^e siècle) ; Londres, British Library, Sloane 1580 (début du XIII^e siècle) ; Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Reg. lat. 1244 (troisième tiers du XII^e siècle).
- 23 Rupert T. Pickens, « The Literary Activity of Philippe de Thaun », art. cit., p. 210.
- 24 Le roi Henri avait créé une ménagerie à Caen au début du XII^e siècle. Voir Xenia Muratova, « The Decorated Manuscripts of the *Bestiary* of Philippe de Thaon (the Ms. 3466 from the Royal Library in Copenhagen, and the Ms. 249 in the Merton College Library, Oxford) and the Problem of the Illustrations of the Medieval Poetical *Bestiary* », dans Jan Goossens et Timothy Sodmann (dir.), *Third International Beast Epic, Fable and Fabliau Colloquium, Münster 1979: Proceedings*, Köln, Böhlau, 1981, p. 219, qui met en relation le poème de Philippe avec la ménagerie de Caen.
- 25 C'est encore à la reine Adelaïde que Benedeit avait dédié son *Voyage de saint Brendan*.

littéraire. Néanmoins, il est impossible de tirer quelque conclusion que ce soit sans citer au moins deux de ses trois versions. Son prologue se fonde sur le mélange de deux traditions littéraires, médio-latine et française, la première étant souvent négligée dans les éditions successives.

Ainsi, Emmanuel Walberg citait le texte latin dans son étude introductive; Luigina Morini édite pour sa part le texte entier, mais n'offre que la version fragmentaire donnée par le manuscrit *L*, enrichie, d'après la méthode de Walberg justement, par des leçons empruntées aux autres manuscrits²⁶. Cependant, à nos yeux, la version du manuscrit *C* est beaucoup plus importante, parce qu'elle contient une série de vers latins (un hexamètre libre suivi de cinq distiques élégiaques) que l'on retrouvera dans le prologue du manuscrit *O*. Par ailleurs, il ne faut pas tenter de restituer le prologue en latin et en français de l'œuvre, car nous disposons de trois versions discordantes. Nous avons donc décidé de comparer les prologues des manuscrits *C* et *L*, rejetant celui du manuscrit *O*, réécrit par un scribe à une date ultérieure – nous y reviendrons.

108

C = Copenhague, Kongelige Bibliothek,
GL. Kgl. S. 4366 8°

¶^f 1^r *In nomine Sancte et Individue Trinitatis,
Bestiarius incipit, quem Philippus Caomensis fecit
in laude et in memoria regine Anglie Melidis. Est
nomen vere quod recte convenit ex re, scilicet Ebraice
dictum est. Melidis laux Dei est. Et quia laux dicitur, a
Philippo laudetur.*

Ecce Philippus adest cui talia dicere fas est :

*versus regine, que moribus, arte, colore,
Iuno, Minerva, Venus sola vedetur. Ave!
Moribus es Iuno, forma Venus, arte
His tribus equaris; his tribus equivalet.
Vix illas dotes Naso describere posset
Quas tibi nature larga manus tribuit.
Nunc te laudare dimittam, regia proles;
Dicere qualis sis sub brevitate volo!
Nestor, Cato, Plato, meditari, scribere, fari
Qualis sis nequeunt corde, manu, labiis.*

L = Londres, British Library Cotton Nero A. v.
(manuscrit de base de l'édition de L. Morini)

¶^f 41^r *Bestiarius incipit quem Philippus Taonensis fecit in
laude et memoria regine Anglie Aelidis. Est nomen vere
quod recte cumvenit ex re Ebraice dictum est. Et quia
laus dicitur, a Philippo laudatur.*

26 Le choix opéré par Luigina Morini est raisonnable, dans la mesure où elle s'intéresse au texte français (*Bestiari medievali*, éd. cit., p. 110-111). Ian Short a retenu le même manuscrit pour établir son édition du *Comput*. Nous croyons que ce manuscrit mérite d'ailleurs une édition qui lui soit entièrement consacrée; les œuvres qui y ont été transcrites témoignent d'une compilation très soignée. Il n'est pas improbable que cette compilation puisse refléter le choix d'autres compilations, antérieures, dont la première a pu être assemblée par Philippe de Thaon lui-même.

Liber iste Bestiarius dicitur, quia in primis de bestiis loquitur, et secundario de avibus, et de lapidibus. Sunt animalia que ¶¹⁴ natura finxit obedientia, et in hoc denotatur puericia. Sunt etiam volucres in altum volantes delinquent homines, celestia meditantés. Est natura lapidis quod per se est immobilis. Ita nobis cum superis sit Deus ineffabilis, ut in sua presentia eius misericordia. Et cum sanctorum gloria decantemus Alleluia!

5 *Phelippe de Thaon
en françoise reson
estret Bestiaire,
in livre de gramaire,
par eneur d'une dame
qui est mult bele fame,
et est cortoise et sage,
de bones meurs et large.
10 Aaliz est nomee,
reine est coronee,
reine d'Engleterre,
d'une pleniére terre;
et oiez de son non
q'en ebrieu trouon :
15 ¶¹⁵ Aaliz si nons est,
loënge de Deu est.
En ebrieu por verté
Aaliz laus de Deu.
N'en os fere loënge
20 q'ennie ne me repraigne,
mes qe le soit remembre,
et toz jorz mais loe,
cest livre en voil trattier :
Dex seit al comencier.*

[L]iber^a iste Bestiarius dicitur quia in primis de bestiis loquitur, et secundario de avibus, ad ultimum autem de lapidibus. Itaque tripharie, spargitur, et alegorice subintelligitur. Sunt autem animalia que natura [finxit] a Christo prona atque ventri obedientia, et in hoc denotatur puericia. Sunt et volucres in altum vol(é)antes^b (que designant homines, celestia meditante(s))^c. Et natura est (est) lapidis quod per se est immobilis. Ita ¶¹⁴ nobiscum superis sit Deus ineffabilis, ut in sua presentia eius misericordia. Et cum sanctorum gloria decantemus Alleluia!

5 *Philippe de Taun
en françoise naisun
ad estrait Bestiaire,
un livere de gramaire,
por l'onur d'une gême
ki mult est bele femme.
Aliz est numez,
reine est coronee,
reine est d'Engleterre,
10 sa ame nait ja guere.
En ebreu en verté
est Aliz laud de Dé.
Un livere voil traiter :
Deus sait al cumencier*

^a [...] – La lettrine n'a pas été ajoutée.

^b <...> – Le scribe a écrit d'abord *volentes*; le *a* a été ajouté au dessus du mot.

^c (...) – Ajout en glose marginale. Le *s* final n'a pas eu de place dans la marge du manuscrit.

On le constate : les textes latins se complètent, ce qui laisse penser à un prologue original simplifié par la suite. Cette conclusion ne permet pas pour autant de tenter une restitution de ce prologue-source, comme s'y est essayé Walberg²⁷, parce que les deux versions diffèrent en plusieurs endroits, et que d'autres fragments, voire un distique supplémentaire, se retrouvent dans le prologue du manuscrit *O*.

Aussi, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que Philippe de Thaon, longtemps critiqué pour la monotonie de ses vers, n'était pas uniquement un auteur français. Pionnier de la grande vague des traducteurs français du XII^e siècle, Philippe faisait des vers latins et français; il se situait aux confins des deux langues et ses vers latins étaient bien écrits, quoique la prosodie n'en fût pas toujours parfaite. Hugh Shields était parvenu aux mêmes conclusions dans

27 Philippe de Thaün, *Le Bestiaire*, éd. cit. (E. Walberg), note 2, p. CI-CIII.

une étude consacrée à la composition de la *Sibile*; et, pour lui, une grande partie des choix faits par Philippe étaient dûs à son éducation latine²⁸.

Nous nous accordons également avec Xenia Muratova pour considérer que le style répétitif qui le caractérise n'était pas chez Philippe le témoignage d'un manque de talent. Philippe écrivait dans un style et pour un public différents de ceux des auteurs de la fin du XII^e siècle et du siècle suivant²⁹. Ses allusions aux personnages antiques, déesses et grands écrivains, suivent le style des textes médio-latins de son époque, de même que celle que nous allons discuter.

Notons d'abord que le nom de la reine Adélaïde, mentionné par Philippe dans ce prologue, est d'origine germanique. Il apparaît dans les actes latins sous des formes différentes, dont deux, les plus révélatrices (*Aleliza* et *Adelicia*), ne correspondent à aucun mot hébraïque³⁰, mais à un terme employé dans le prologue de Philippe. Anglo-normand, l'auteur rapprochait le nom de la reine *Aelis* de l'« Alléluia ».

110

Dans les œuvres des écrivains médio-latins, « Alléluia » veut dire *laus Dei*, explication courante pour l'époque où écrivait Philippe de Thaon³¹. Il se peut également que l'auteur anglo-normand s'inspire d'une tradition plus ancienne³². Grâce à ce détail, nous expliquons le dernier énoncé latin, qui apparaît sous une forme identique dans les trois prologues (*et cum sanctorum gloria decantemus Alleluia*), et l'erreur du copiste du manuscrit C (*Melis* au lieu d'*Aelis*), qui serait une *lectio facilior*³³. La comparaison rapproche le nom de la reine de l'ovation liturgique et donne une dimension sacrée au rapport de l'auteur et de sa commanditaire. Philippe n'écrivait plus pour son oncle, un

28 Hugh Shields, « Oral Techniques in Written Verse: Philippe de Thaon's *Livre de Sibile* », art. cit., p. 198-199, 202-203.

29 Xenia Muratova, « The Decorated Manuscripts of the *Bestiary* of Philippe de Thaon », art. cit., p. 227.

30 L'origine germanique du nom fait penser plutôt à la famille lexicale de l'« ovation » ou de la « noblesse ». Cela exclut toute origine hébraïque. Pour les graphies médio-latines du nom de la reine, citons les nominatifs *Aeliza* (*Chronique de Robert de Torigni, abbé de Mont-Saint-Michel*) et *Adelicia* (*Ex Obituario Lirensis monasterii*), les génitifs *Aleidis* (*Continuatio Chronici Afflegemiensis*) et *Adelidis* (*Annales de Margan*), et l'accusatif *Atheleidem* (*Florentii Wigorniensis Monachi Chronicon*).

31 Voir à titre d'exemple une phrase de Rupert de Deutz (ca. 1075-1129; *Ruperti abbas Tuitiensis, De divinis officiis*, IV, 4, dans *Patrologia Latina*, vol. 170, 1854, col. 89) : « *Nunc illud primitus dicendum videtur, cur de ore Ecclesiae diebus istis alleluia, quod est laus Dei, tollatur.* » Voir aussi l'énoncé *id est laus Dei*, qui explique dans beaucoup d'autres exemples le même Alléluia.

32 Grégoire le Grand avait déjà comparé des mots anglo-saxons à des termes sacrés ou latins : le roi Ælle à Alléluia ; le pays Deira à *de ira* ; et les Angles aux *angeli*. Voir Robert Stanton, *The Culture of Translation in Anglo-Saxon England*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2002, p. 65.

33 Nous croyons que le copiste n'avait pas compris l'allusion du poète ; et nous supposons qu'il a voulu donner un sens au mot inconnu, pensant probablement au miel (lat. *mel*, dont le génitif est *mellis*). Une autre *lectio facilior* est la confusion de T et C majuscules, comme pour *Caomensis*.

inconnu, mais pour une reine : il devait donc changer de registre. Il compare la reine Adélaïde de Louvain à l'Alléluia, la royauté étant plus proche du divin que la noblesse.

Par conséquent, le changement de commanditaire a produit un changement de style. Cela n'a pas empêché l'auteur de reprendre certaines idées ou vers de sa première œuvre³⁴, mais dans la deuxième Philippe cite ses sources : le *Physiologus*, un bestiaire inconnu et les *Étymologies* d'Isidore de Séville, sans toutefois faire de renvois aux chapitres ni aux livres³⁵. Il renonce à une partie de sa méthode scientifique et accentue partout les moralisations³⁶. Si l'on compare le prologue du *Comput* à celui du *Bestiaire*, on observera pareillement des différences majeures. L'ancienne *raison*, celle du *Comput*, était : « Pur pruveires guarnir / de la lei maintenir » ; la nouvelle *raison* est : « Pur l'onur d'une gema / ki mult est bele feme ». La démarche n'est plus scientifique. L'accent n'est pas mis sur l'utilité du texte, comme dans le cas du *Comput*, qui devait être un *accessus* aux sources latines, mais sur son rôle récréatif et sur les louanges quasiment divines qu'on adresse au commanditaire³⁷.

Après avoir rédigé le *Bestiaire*, Philippe a probablement commencé la rédaction d'un *Livre de Sibile*. Cette fois, le texte n'est pas signé. Il est conservé dans un seul manuscrit, daté du XIII^e siècle, et l'attribution à Philippe de Thaon est acceptée par la plupart des chercheurs en raison de l'étude de Hugh Shields, qui a comparé la langue et la versification de la *Sibile* à la langue et à la versification du *Comput* et du *Bestiaire*³⁸.

Si ce texte a été écrit par Philippe de Thaon, l'auteur normand n'écrivait plus pour un chapelain, ni pour une reine. Cette fois, son commanditaire était une impératrice ; l'honneur était beaucoup plus grand et son objectif était séculier : la récupération d'un héritage. L'épilogue porte la dédicace :

- 34 Max Friedrich Mann, « Zu Philipp's von Thaün Werken », *Romanische Forschungen*, 6, 1891/2, p. 399-413, ici p. 410-413, qui observe la reprise de plusieurs vers ou idées du *Comput* dans le *Bestiaire*. Pour des vers du *Comput* et du *Bestiaire* repris dans la *Sibile*, voir Hugh Shields, « Oral Techniques in Written Verse: Philippe de Thaon's *Livre de Sibile* », art. cit., p. 200-201.
- 35 Max Friedrich Mann, « Zu Philipp's von Thaün Werken », art. cit., p. 407-410, qui identifie les sources de certains passages du *Bestiaire*. Cf. *id.*, « Der Physiologus des Philipp von Thaün und seine Quellen », *Anglia*, 7, 1884, p. 420-468. Cet article a été consacré à l'identification des sources du *Bestiaire* ; l'auteur compare plusieurs sources latines. Voir également l'inventaire partiel des sources éventuelles du *Comput* de Philippe, p. 421.
- 36 Shannon Hogan Cottin-Bizonne, « Une nouvelle édition du *Bestiaire* de Philippe de Thaon », art. cit., p. 111-112.
- 37 Alexander H. Krappé fait le portrait d'un Henri I^{er} amateur d'histoire naturelle, pour le considérer par la suite comme le vrai commanditaire de Philippe de Thaon. Rien n'empêche pourtant que la reine soit elle aussi intéressée par l'histoire naturelle (« The Historical Background of Philippe de Thaün's *Bestiaire* », art. cit., p. 326-327).
- 38 Philippe de Thaon, *Le Livre de Sibile*, éd. cit. (H. Shields), note 2, p. 16-24, 33-47 ; et Hugh Shields, « Oral Techniques in Written Verse: Philippe de Thaon's *Livre de Sibile* », art. cit.

Le Livre de Sibyle,
 la roïne nobile,
 issi [ai] translaté
 od l'aïe de Dé
 e pur l'emperei[s],
 ki soit en paraï[s].
 Deus m'en otroit sun dun,
 s'amur, sun guer[c]dun,
 e ki sun grant barnage
 me rende m'éritage,
 dunt sui desherité
 e a mut tort mené.
 Deus nus otroit voir sen,
 vie sanz fin. Amen. (v. 1207-1220³⁹)

112

L'impératrice (ou plutôt l'ex-impératrice) était Mathilde, fille du roi Henri I^{er}⁴⁰. Shields suppose que le choix du sujet de la *Sibyle* a été déterminé par des raisons historiques précises : l'impératrice Mathilde avait une demi-sœur, Sibylle d'Écosse, fille illégitime d'Henri I^{er} Beauclerc, morte en 1122, ce qui permet de conjecturer que la *Sibyle* de Philippe pouvait être inspirée par cette dernière⁴¹.

Ce texte clôt, pour nous, la carrière du poète. Néanmoins, selon certaines hypothèses critiques, Philippe aurait atteint un âge mathusalémique ! Il aurait été vivant encore en 1154 (date du couronnement d'Henri II), puisque le

³⁹ Philippe de Thaon, *Le Livre de Sibyle*, éd. cit. (H. Shields), p. 89-90.

⁴⁰ Sur le rôle politique de cette Mathilde, impératrice qui voulait récupérer le trône d'Angleterre au temps de l'« Anarchie », voir la monographie de Marjorie Chibnall, *The Empress Matilda: Queen Consort, Queen Mother and Lady of the English*, Cambridge [Mass.], Blackwell, 1993.

⁴¹ Philippe de Thaon, *Le Livre de Sibyle*, éd. cit. (H. Shields), p. 23. D'autres preuves renforcent son interprétation. La reine Sibylle d'Écosse a été également mécène, encourageant la traduction en vers latins d'une vie de saint Colomban (Robert Lindsay Graeme, *Chrétien de Troyes and Scotland. The Zaharoff Lecture for 1952*, London, Oxford University Press, p. 5). Pour une brève présentation de la reine Sibylle, voir Robert Lindsay Graeme, *The Normans in Scotland*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1954, p. 135-136. Elle était plus que la sœur de l'impératrice Mathilde : Sibylle était l'épouse du roi Alexandre I^{er} d'Écosse, dont la sœur Mathilde (ou Édith) était la première épouse d'Henri I^{er} Beauclerc. Mathilde « l'Écossaise » était ainsi la mère de l'impératrice Mathilde. Si nous regardons attentivement cet entrelacement matrimonial, il se peut que le poète anglo-normand ait également pensé à la reine Sibylle d'Écosse. La Sibylle de son poème est souvent caractérisée comme « roïne nobile » (v. 163, 331, 721 et 1208), ce qui peut témoigner non seulement d'un choix monotone des rimes, mais d'une allusion politique. Le texte latin de la *Sibylla Tiburtina* traite en fait des prophéties et des empereurs vainqueurs de l'Antéchrist, un sujet déjà politique. Mathilde, la fille d'Henri I^{er}, fut impératrice avant son mariage avec Geoffroi d'Anjou, et le poète la nommait dans son épilogue « l'emperei[s] ». Si son texte a été écrit au temps de la guerre civile sous le règne du roi Étienne, le choix du sujet est d'autant plus motivé.

prologue du manuscrit *O* du *Bestiaire* a été révisé lors de sa nouvelle publication pour une autre reine : Aliénor d'Aquitaine. Le nouveau prologue témoigne à la fois d'un but similaire à celui annoncé dans l'épilogue de la *Sibile* et d'un style propre à Philippe de Thaon : le poète adorait se répéter.

En s'appuyant sur ce prologue, Shields a calculé un *floruit* plus ample pour notre auteur. Selon son opinion, le poète a continué son activité au-delà de la guerre civile, sous le règne d'Henri II⁴². Néanmoins, en essayant d'expliquer le prologue du manuscrit d'Oxford, Walberg et Pickens ont montré que les vingt-quatre octosyllabes dédiés à la reine Aliénor pouvaient y avoir été intégrés par un autre copiste⁴³. En nous fondant sur les hypothèses des deux chercheurs, nous supposons que Philippe de Thaon n'est pas l'auteur du prologue de 1154. Ce prologue ressemble par plusieurs aspects au prologue de la *Sibile*, mais il est impossible de déterminer avec certitude quelle est leur parenté.

Pour résumer, Philippe de Thaon a entamé sa carrière littéraire en tant qu'auteur d'un *comput*. Le succès rencontré par sa première œuvre lui a valu une commande de la part de la reine d'Angleterre : celle du *Bestiaire*. Une fois devenu écrivain à la cour, Philippe a peut-être composé un *Livre de Sibile*, adressé à un autre membre de la famille royale. Dans ce cas, il aurait fait un choix politique contre le roi Étienne. Néanmoins, ce choix politique peut être renvoyé à une invention de l'époque contemporaine.

Le πρόσωπον d'un auteur ne se résume pas pour autant à ses relations politiques et à son statut social. Sachant que les reflets de sa personnalité transgressent la limite des relations humaines et sont immortalisés parfois dans ses œuvres, il convient d'admettre que, dans le cas particulier de Philippe de Thaon, ses reflets sont les œuvres qu'il a lues ou connues. Ainsi, le premier texte en langue française procédant à une évaluation critique de ses sources latines est précisément ce *Comput*. Il s'agit d'une *raison*, selon les mots mêmes

42 « [He] lived and wrote in England from perhaps as early as 1113 down to 1154, in which year he had neither brother nor sister » (Philippe de Thaon, *Le Livre de Sibile*, éd. cit. [H. Shields], p. 21). Shields était convaincu par le prologue de 1154, de sorte qu'il concluait que Philippe « did not obtain justice on two occasions in the matter of a family inheritance on his mother's side, who apparently originated at the village of Thaon near Caen (Calvados), with which however he gives no indication of having any direct association » (*ibid.*, p. 21). Cette hypothèse a été acceptée par Shannon Hogan Cottin-Bizonne (« Une nouvelle édition du *Bestiaire* de Philippe de Thaon », art. cit., p. 109).

43 Philippe de Thaon, *Le Bestiaire*, éd. cit. (E. Walberg), p. vii. Cela ne veut pas du tout dire qu'il y a eu un deuxième copiste. Un bref regard sur le feuillet en question montre qu'il n'y a qu'une seule main. Le manuscrit de Merton College date pourtant du XIII^e siècle ; il est certainement la copie d'un manuscrit du XII^e siècle. Voir Rupert T. Pickens, « The Literary Activity of Philippe de Thaon », art. cit., p. 211 : « The author of the *Livre de Sibile* had actually been deprived of his inheritance, while the man who rededicated the *Bestiaire* was merely threatened with disinheritance. »

de l'auteur, qui peut être mise en relation avec la *ratio* de Bède, selon le mot qui se trouve dans le titre d'un comput rédigé par ce dernier⁴⁴. Observons en premier lieu que cet emprunt témoigne d'un autre détail significatif: la dépendance du poète médiéval envers son modèle l'oblige à citer les *auctoritates* pour affirmer la qualité de son œuvre. Le poète se percevait comme un érudit et un encyclopédiste.

Il convient de commencer par un inventaire général des sources de Philippe, essayant graduellement d'observer la façon dont il a suivi ces sources et amplifié son récit. Cet inventaire ne présente guère de difficulté, car Philippe cite ses sources dans le texte même du poème, et non dans un épilogue ou dans un prologue.

Dans une première catégorie on trouve les computs latins. Le poète a consulté cinq sources principales, dont les auteurs étaient Heleric d'Auxerre (« Helpri »/« Elperi »), Bède le Vénérable (« Bede »), Gerland de Besançon (« Gerlant »), le *Pseudo-Nimrod* (« Nebroz »/« Nebrot ») et *Thurkillus comptista* (« Turkil »/« Turchil »)⁴⁵. Les nombreux renvois aux œuvres de ces auteurs permettent de mieux observer l'articulation du poème. Philippe cite ses sources de manière groupée, ce qui signifie qu'il n'a pas « traduit », selon l'acception la plus courante de ce terme, mais qu'il vulgarisait une vérité générale au sujet de laquelle toutes ses sources s'accordaient :

114

Ceo dit Bede e Garland
e Nebrot le vaillant,
e Elperi le dit
par veir en sun escrit. (v. 2495-2498⁴⁶)

Dans d'autres fragments, Philippe cite certains auteurs individuellement. Les sources les moins importantes, qu'il a utilisées rarement, sont le *Pseudo-*

44 Pour une interprétation différente, voir Peter Damian-Grint, « Translation as Enarratio and Hermeneutic Theory in Twelfth Century Vernacular Learned Literature », *Neophilologus*, 83, 1999/3, p. 349-367, p. 359, qui ignore *raisun* afin d'insister sur le verbe (« extrait »). À nos yeux, « extraire une raisun » signifie que Philippe n'opère pas un transfert, mais une synthèse.

45 Pour un autre bilan des *auctoritates* citées par Philippe de Thaon dans son *Comput*, voir *ibid.*, p. 361, note 7. Selon Martin Blake, l'œuvre d'Ælfric a été lue par Philippe. Cet auteur ne se trouve pas pour autant parmi les sources citées par Philippe de Thaon. Voir *Ælfric's De Temporibus Anni*, éd. Martin Blake, Woodbridge, D. S. Brewer, coll. « Anglo Saxon Texts » 2009, p. 66-67.

46 Voir Philippe de Thaon, *Comput*, éd. cit. (I. Short), pour tous les fragments cités ici et *infra*. Voir aussi les fragments suivants pour d'autres citations du même type faites par Philippe de Thaon: v. 1249-1252 (Helpri, Bede, Gerlanz, Nebroz), v. 2079-2080 (Bede, Gerland, Turkil), v. 2359-2363 (Bede, Gerland, Turkil, Elperi, Nebrot), v. 2359-2363 (Bede, Gerland, Turkil, Elperi, Nebrot), v. 3340-3341 (Gerlant, Nebrot).

Nimrod et les deux textes de Bède le Vénérable, le *De ratione temporum* et le *De temporibus* :

Mais si cume l'ai truvé,
Bede *De Tempore*... (v. 751-753⁴⁷)

Or, le *De temporibus* de Bède (ca. 703) se fonde sur les *Étymologies* d'Isidore de Séville, et sur une chronologie du monde inspirée d'Eusèbe ; l'auteur y montre les principes de calcul de la date de Pâques. Le *De ratione temporum* (ca. 725) suit une logique similaire, mais contient plusieurs parties introductives qui ressemblent au *Comput* de Philippe : plusieurs textes patristiques y sont cités, comme beaucoup de computs médiévaux et une longue liste d'auteurs antiques⁴⁸. Si l'on admet que Philippe s'est inspiré de Bède, il est impossible de préciser dans quelle mesure les deux œuvres du moine saxon ont été reprises dans le *Comput* anglo-normand. Il est également impossible de créer une concordance du texte de Philippe face à ses sources. Une autre citation, tirée de Denys le Petit, montre qu'elle peut dériver du traité computationnel de Gerland de Besançon, du *De ratione temporum* de Bède, ou de bien d'autres sources⁴⁹. Philippe pouvait s'inspirer de plusieurs ouvrages, sans jamais les citer dans ses vers.

Néanmoins, ses sources préférées sont identifiables. Un grand nombre de citations mentionnent les traités d'Helperic d'Auxerre et de Gerland de Besançon. Sachant que l'œuvre d'Helperic est arrivée en Angleterre aux ^x^e-^{xi}^e siècles⁵⁰ et qu'elle a connu un grand succès, inspirant plusieurs traités analogues en latin ou en vieil-anglais, nous croyons que Philippe cite Helperic pour faire fructifier le prestige de ce dernier, afin de montrer sa « clergie » devant les lecteurs⁵¹. Gerlant, autre source récurrente, était un contemporain

47 Voir d'autres vers, qui appartiennent au même type de citation : v. 1345-1346 (Nebro2), v. 1892-1893 (Bede), v. 2639-2640 (Bede).

48 Bede: *The Reckoning of Time*, éd. Faith Wallis, Liverpool, Liverpool University Press, 1999, p. LXIII-XCVI.

49 Philippe de Thaon, *Comput*, éd. cit. (I. Short), p. 7, v. 209-210 : « De la table raisun / Dionisie veium ». Pour Gerland de Besançon, voir Alfred Cordoliani, « Abbon de Fleury, Hériger de Lobbes et Gerland de Besançon sur l'ère de l'Incarnation de Denys le Petit », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 44, 1949, p. 463-487. Pour Bède, voir Faith Wallis, *Bede: The Reckoning of Time*, *op. cit.*, p. LIII-LV.

50 Patrick McGurk, « *Computus Helperici*: Its Transmission in England in the Eleventh and Twelfth Centuries », *Medium Aevum*, 43, 1974, p. 1-5. Pour l'influence d'Helperic sur le *Comput* de Philippe de Thaon et sur les autres traités latins insulaires qui traitent du même sujet, voir également Florence Tessier, *La Tradition manuscrite du traité de Comput d'Helperic d'Auxerre*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École nationale des Chartes, soutenue en 1994.

51 Sous la forme « Helpri », voir les v. 1263-1266, 1365-1366, 1397-1400, 1409-1414, 1463-1464 ; et v. 2110-2112, sous la forme « Elperi ».

de Philippe. Il a écrit son *Computus* en s'inspirant de Bède, d'Helperic, de Denys le Petit⁵² et d'autres auteurs. Philippe connaît d'ailleurs ces détails :

De la table raisun
210 Dionisie veium ;
de la table Gerlant
al prude clerc vaillant.
Ore finet li capitles
Si cumencet li livres⁵³.

116

En raison du nombre de citations de Gerland et d'Helperic, nous supposons que ces deux auteurs ont été parmi les sources favorites de Philippe de Thaon, mais il est impossible, voire contre-indiqué d'affirmer qu'ils étaient ses uniques inspireurs. S'agissant des citations, le *Comput* témoigne d'un pêle-mêle d'idées, que Philippe a trouvées également chez d'autres auteurs. Il se peut qu'il les ait lues dans une collection, puisque les computs étaient souvent groupés thématiquement dans un seul manuscrit⁵⁴.

Dans plusieurs fragments également, Philippe cite l'œuvre de Gerland au livre et au chapitre près. Il mentionne jusqu'aux divisions du texte, ce qui signifie que le but de son œuvre est aussi de fournir un *accessus ad auctoritates*. Cette pratique, qui ressemble beaucoup aux bas de pages d'une étude contemporaine, est inattendue quand on écrit en vers :

Mais or veüm raisun
pur quei nus le guardum
plus el mais de feverer
quë el mais de jenver :
pur ceo que est plus petit,
si cum Gerland le dit
enz el nofme capitele
qu'il a fait de sun livre. (v. 2125-2132⁵⁵)

52 Il est improbable que Philippe de Thaon ait lu ou utilisé l'œuvre de Denys le Petit. Voir Peter Verbist, *Duelling with the Past: Medieval Authors and the Problem of the Christian Era*, c. 990-1135, Turnhout, Brepols, coll. « Studies in the Early Middle Ages », 2010, qui étudie les corrections que les savants du Moyen Âge ont apportées au système de Denys le Petit.

53 Voir les autres citations du même type consacrées à Gerland : v. 1363-1366, 1385-1386, 2862-2866, 2909-2910, 3119-3120, 3323-3326.

54 Voir la présentation de la table des matières de l'un de ces manuscrits dans une étude de Peter S. Baker, « Byrhtferth's *Enchiridion* and the *Computus* in Oxford, St John's College 17 », *Anglo-Saxon England*, 10, 1982, p. 125-127.

55 Voir les citations du même type : « De iceo trai a guarant / le vaillant clerc Gerlant, / qu'il enz en sun livre / e enz el terz capitele / en demustret raisun » (v. 2950-2955) ; et « Eissi cum Gerland dit / par veir en sun escrit / dedenz le quint capitele / qu'il fait de sun livere » (v. 3109-3112).

Deux autres citations montrent que l'un des auteurs-inspireurs, peu cité, est cependant une autre source certaine du *Comput* anglo-normand : il s'agit ici de Thurkill⁵⁶.

Les sources directes du *Comput* de Philippe étaient vraisemblablement les *computs* de Gerland de Besançon et de Thurkill, voire le *De computo* d'Helperic d'Auxerre, quoique Philippe ne le cite pas textuellement. Les références à Bède et au *Pseudo-Nimrod* sont probablement des citations qu'il a indirectement tirées d'autres sources. L'œuvre de Philippe se veut une exégèse qui devait ouvrir la voie à des textes scientifiques vernaculaires, son but est également clair : Philippe n'a pas réalisé une traduction, il a rédigé une « *raisun* ».

Après avoir identifié les sources fondamentales du *Comput*, nous avons observé que plusieurs citations ne renvoient pas aux *Computs*. Ainsi, saint Augustin est cité, quoique toutes les citations qui le concernent dérivent peut-être du *De ratione temporum* de Bède⁵⁷. De même, Philippe cite beaucoup Pline l'Ancien et Macrobe. Il est possible de penser que ces citations dérivent également de Bède, qui connaissait Pline l'Ancien et nombre d'autres auteurs classiques. Bède les mentionnait souvent, mais Philippe ne les met jamais en relation avec Gerland ou Helperic, les sources qui lui ont fourni certaines des citations de Bède :

Il veent quant est plenere
de tute sa lumere
quant ele ad. xv. jurs
e nent plus en sun curs,
si cum Pliniūs dit
par veir en sun escrit. (v. 2757-2762⁵⁸)

Philippe ne s'est pas inspiré de Pline, car son *Comput* ne contient que très peu de termes issus du récit de ce dernier. Il affirmait d'ailleurs qu'il avait trouvé la même idée chez Pythagore⁵⁹. Or il n'a pas eu accès aux œuvres de Pythagore, mais rien n'empêche qu'il se soit considéré (et qu'il ait été perçu) comme un clerc de valeur, sans connaître pour autant toutes les sources antiques.

56 Voir : « E la vigile jur, / mais iloc ert guardee / la feste e celebree, / issi cum Turkil dit / par veir en sun escrit / e el primer capitele / qu'il fait del secund livre » (v. 2224, 2217, 2218, 2214, 2214a, 2215, 2216) ; et : « E si vus requérez / coment il sunt furmez, / Gerland le vus dirat / ki ben espruvé l'at / enz el quint capitele / qu'il ad fait de sun livere, / e Turkil el terz livere / e el nome capitele » (v. 2393-2400).

57 Voir les v. 2776-2780 (graphie « saint Aüstin ») et les v. 33-38, 61-66, 241-246 (graphie « sainz Augustins »).

58 Voir les citations du même type : v. 785-790 (« Servius »), v. 1189-1194 (« Macrobe »), « *Songe Scipiun* », v. 1515-1520 (« Macrobe »), v. 2693-2700 (« Pliniūs »), v. 2715-2724 (« Pliniūs », « Macrobe »).

59 Philippe de Thaon, *Comput*, éd. cit. (I. Short), p. 36, v. 2687-2692 (« Pitagoras »).

On ne sait pas si Philippe a lu Macrobe. Servius, au vers 785, est un personnage des *Saturnales*, mais on n'y affirme pas que Romulus, roi de Rome, ait fixé les anciens noms des mois. Macrobe dit : « *sicut Numa constituit*⁶⁰ », et Philippe connaissait bien le nom du roi Numa Pompilius, car il l'a mentionné dans son *Comput*. L'*Archetypum* qu'il cite est attesté dans les livres v et vii des *Saturnales*; *mundum* (« l'univers ») apparaît également dans les *Saturnales*, mais les deux n'apparaissent jamais ensemble⁶¹.

Poursuivons. « El *Sunge Scipiun* » est le *Somnium Scipionis*, sixième livre de la *République* de Cicéron. Grâce à un « iloec », Philippe indique qu'il le connaissait des *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe, mais il ne fait pas de différence entre le Macrobe des *Commentaires* et celui des *Saturnales*. Pour lui, il n'existe qu'un seul Macrobe.

118

Ainsi, Philippe s'est peut-être inspiré d'un autre livre, qui lui était contemporain et qui citait tous ces auteurs. Les écrivains du xii^e siècle citaient plus ou moins directement les œuvres de Pline, de Macrobe et d'Ovide; et n'oublions pas que la source de Philippe de Thaon évoquait également le nom d'Ovide⁶².

C'est à partir d'Ovide et de Pline que Philippe est arrivé au pythagorisme. Ovide parle du chaos originel, de la différenciation des éléments, de l'organisation de la surface du globe, de la création de l'homme, des quatre âges et du déluge. Pour un auteur médiéval, le premier livre des *Métamorphoses* et le livre xv, où Ovide exposait les mystères du monde comme venant de Pythagore, font figure de vérités bibliques⁶³. Des vérités inscrites aussi dans la *Genèse*, que Philippe cite abondamment, de même que Moïse⁶⁴.

À nos yeux, la méthode de composition du *Comput* de Philippe est laborieuse. Elle implique la consultation répétée de deux ou trois ouvrages fondamentaux, ses sources principales : ceux de Gerland de Besançon et Thurkill, voire d'Helperic d'Auxerre. Pour ne pas reprendre textuellement les idées de ses sources, Philippe devait varier. Il s'inspirait de temps à autre d'un texte qui mentionnait Pline l'Ancien, Macrobe, Ovide, voire Pythagore. Ces derniers auteurs n'étaient pas connus de lui, ils n'étaient que des noms dont il s'est servi pour prouver sa « clergie ». Mais cette dernière ne pouvait pas s'appuyer

60 Voir Macrobe, *Saturnalia*, I, xiv, 8 (*Les Saturnales*, éd. Henri Bornecque et François Richard, Paris, Garnier frères, 1938, t. I, p. 136).

61 *Mundum archetypum* est cependant un syntagme récurrent dans la philosophie médiévale, qui se veut une expression issue du *Timée* de Platon.

62 Voir les v. 393-398, 1291-1294, 2803-2804 (« Ovide »).

63 Simone Viarre, *La Survie d'Ovide dans la littérature scientifique des xii^e et xiii^e siècles*, thèse pour le doctorat ès Lettres, présentée à la faculté des Lettres et sciences humaines de l'Université de Paris, Poitiers, publié pour le CESCO, 1966, p. 119-130.

64 Voir les autres citations du même type : v. 215-220, 319-322, 499-504 (graphie « Genesim »); v. 1999-2000, 2577-2582 (graphie « Genesin »); v. 333-336 (« Moïses »).

seulement sur la sagesse des Antiques. Il devait évoquer un autre livre, le Livre par excellence : la Bible.

Philippe de Thaon est alors un chercheur avant la lettre. Ce n'est pas son style que nous devons apprécier, mais sa méthode. Elle a été d'ailleurs continuée par d'autres traducteurs, tel Gaimar dans la première moitié du XI^e siècle, ou Wace dans ses œuvres hagiographiques. Gaimar mentionne ses sources, qu'il cite dans son épilogue, mais Wace ne les nomme plus. Il se peut que vers le milieu du XII^e siècle, l'œuvre en langue vernaculaire ait gagné plus d'*auctoritas*, d'où le fait que le rapport constant aux sources soit devenu moins important. On peut expliquer ainsi l'absence du nom de Virgile dans le *Roman d'Énéas* ou l'unique citation de Stace dans le *Roman de Thèbes*.

Cependant, pour comprendre la méthode et le style de Philippe il est nécessaire de s'intéresser aux différents modèles latins dont il a pu s'inspirer. Ainsi, il faut insister sur un détail important : il existe une mouvance qui unit certains écrivains à Philippe de Thaon, savant par excellence. Dans ce groupe, Philippe est le seul à affirmer son nom dès le premier vers de son œuvre, le seul à protester contre les préjugés des savants médio-latins et certainement le seul écrivain français du XII^e siècle à citer les autorités en mentionnant ses sources aussi précisément qu'il le fait⁶⁵. Il faut observer aussi qu'il est le premier écrivain français qui s'intéresse à la littérature du savoir. On serait alors tenté de le considérer comme un auteur véritable. C'est à partir de lui, en tous les cas, que l'histoire de la traduction en langue vulgaire doit commencer.

Néanmoins, loin du *Comput* de Philippe de Thaon, l'écriture en français au XII^e siècle se positionne généralement à la limite de la glose, s'inspirant, comme on le dit souvent, de la sentence « *non nova, sed nove* ». Dans cette logique, l'écrivain ne serait plus un auteur. Son travail témoignerait d'une création collective, dans laquelle le copiste et l'écrivain partagent la même célébrité ou bien sont tous les deux anonymes. Ainsi, ceux qu'on appelait les *auctores* n'étaient que les auteurs des textes religieux fondamentaux, les auteurs de l'Antiquité et les Pères de l'Église. L'auteur, tel que nous le concevons aujourd'hui, était bien plutôt un *actor*. Venaient ensuite les compileurs et les commentateurs, et la série se terminait avec le traducteur, menacé d'occuper la place la moins importante dans

65 Cf. Peter Damian-Grint : « *Philippe de Thaon's lengthy protestations in his early scientific work, the Comput (1113 or 1119), as to the necessity of the computus in general, and his vernacular version in particular, suggests considerable unease about the status of his work and particularly of its "franchesche raisun", as opposed to the "latine raisun" of the originals. Philippe's answer to the problem of lack of vernacular auctoritas in both this and his later scientific work, the Bestiaire (1121–1135), is to present himself as working within the learned tradition of latinitas and validating his vernacular texts by constant and reiterated reference to his authoritative Latin sources* » (« Translation as Enarratio and Hermeneutic Theory in Twelfth Century Vernacular Learned Literature », art. cit., p. 349).

la hiérarchie d'autorité du texte médiéval. Dans cette interprétation, Philippe de Thaon deviendrait un simple traducteur-compileur, comme Wace, Gaimar et beaucoup d'autres. Néanmoins, un élément échappe à cette classification : Philippe était très fier de son travail, et il s'incluait dans la catégorie des savants latins de son époque. Notons également que beaucoup d'auteurs du XII^e siècle soulignaient, eux aussi, l'effort considérable accompli pour la rédaction de leurs œuvres⁶⁶. C'est probablement la raison pour laquelle ils se considéraient comme des « maîtres », quoiqu'ils aient uniquement donné des *interpretationes*⁶⁷. Dans ce cas, l'œuvre de Philippe doit être reconsidérée, et nous croyons qu'il doit être inclus dans une autre catégorie d'écrivains.

Constantin l'Africain se considérait comme un « *coadunator ex multorum libris* », et c'est dans cette direction que nous nous orientons quand nous pensons à Philippe. *Coadunator* désigne, selon les recherches consacrées à Constantin l'Africain, un écrivain qui est à l'origine un traducteur, mais qui finit par s'approprier la paternité entière du livre⁶⁸. Pénible, son travail est d'abord celui d'un compileur, puisqu'il va dépouiller plusieurs sources afin de les collationner. La fin du travail n'est pourtant pas une œuvre hétérogène, où les fragments empruntés aux œuvres sources demeurent autonomes. L'ouvrage fini est unifié ; sa forme et son sens sont distincts de ceux de ses sources. Réévaluer le travail de Philippe signifie donc mieux comprendre sa révolte contre les préjugés des clercs médio-latins. Son œuvre est véritablement pionnière, en ce que sa rédaction témoigne de plusieurs étapes : compilation, collation et enfin *coadunatio*⁶⁹. L'autre nécessité, celle de citer les sources latines, sert formellement de faire-valoir à une *clergie*, afin de montrer que l'on peut faire en *romanz* ce que seule la *grammatica* était censée accomplir. Autrement

66 Emmanuèle Baumgartner, « Sur quelques constantes et variations de l'image de l'écrivain (XII^e-XIII^e siècles) », dans Michel Zimmermann (dir.), *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, actes du colloque tenu à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999), Paris, École nationale des chartes, coll. « Mémoires et documents de l'École des chartes », 2001, p. 391-400. Voir également Claude Buridant, « Esquisse d'une traductologie au Moyen Âge », dans Claudio Galderisi (dir.), *Traductions médiévales, op. cit.*, 2011, p. 335, qui considère que beaucoup de ces témoignages servent en réalité à mettre en œuvre une *captatio benevolentiae*.

67 Voir Peter Damian-Grint : « *The balance of evidence is, then, that the historiographers were scholars, at least to the extent that they were literate in Latin and familiar with the standard Latin grammatical and rhetorical auctoritates of the twelfth century* » (« Translation as Enarratio and Hermeneutic Theory in Twelfth Century Vernacular Learned Literature », art. cit., p. 350-351).

68 Danielle Jacquart, « Le sens donné par Constantin l'Africain à son œuvre : les chapitres introductifs en arabe et en latin », dans Charles Burnett et Danielle Jacquart (dir.), *Constantine the African and 'Alī ibn al-'Abbās al-Mağūsī: the Pantegni and Related Texts*, Leiden/New York, E.J. Brill, 1994, p. 79.

69 Dans le poème de Philippe de Thaon, le verbe utilisé est « extraire ». Voir Peter Damian-Grint, « Translation as Enarratio and Hermeneutic Theory in Twelfth Century Vernacular Learned Literature », art. cit., p. 359.

dit, la citation des sources permet d'indiquer qu'elle est une *coadunatio*, et non pas une simple traduction ou compilation.

La lecture des autres savants français du XII^e siècle montre que cette *coadunatio* semble se diluer progressivement dans la seconde moitié du siècle. Gaimar cite ses quatre sources rigoureusement, comme Philippe, mais non à l'intérieur du texte. Plus tard, Wace et Évrart ne les mentionnent plus, quoique les chercheurs parviennent occasionnellement à les identifier. Cela signifie que tous ces auteurs emploient la même méthode, sans devoir la justifier, parce qu'elle était pratiquée et connue de tous. Si cette *coadunatio* ressemble à la « conjointure » de Chrétien de Troyes, mélange harmonieux de plusieurs traditions, c'est parce qu'elle correspond à une réalité médiévale. Toute la littérature du XII^e siècle peut être considérée comme une « conjointure », et l'impression que les œuvres littéraires de l'époque seraient des compilations porte, à nos yeux, sur l'ensemble dont ces œuvres font partie⁷⁰.

À l'issue de ce bilan, nous croyons que la *translatio* littéraire française commence avec le *Comput* de Philippe de Thaon, qui témoigne d'une volonté d'auteur ; voire que la *translatio* est mise en marche par cette dernière. L'auteur se situe à mi-chemin entre la langue latine et la langue vulgaire, le français. Il devient *coadunator* et compose une *ratio*, qu'il traduit par un mot nouveau dans la langue d'arrivée : *raisun*. Philippe est un véritable savant ; il fait des vers français et latins, il compare la reine anglaise à l'Alléluia. Il réclame son autorité à partir de ses sources et il est fier d'être le premier à le faire. Il le dit d'une manière voilée dans ses deux premiers vers – des vers qui ont d'ailleurs la longueur et le rythme de son propre nom :

Philippe de Thaün
ad fait une raisun...

70 Notons pourtant qu'il existe des textes qui semblent être des *coadunationes*, et qui ne le sont pas. Le cas soumis par Guillaume de Saint-Pair, qui traduit un manuscrit contenant plusieurs œuvres latines, en est l'exemple idéal. Voir Catherine Bougy et Stéphane Laine, « Le *Roman du Mont Saint-Michel* de Guillaume de Saint-Pair et ses sources latines », dans Pierre Bouet, Giorgio Otranto et André Vauchez (dir.), *Cultes et pèlerinages à Saint-Michel en Occident : les trois monts dédiés à l'Archange*, Rome, École française de Rome, 2003, p. 481-506.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : position du problème Élisabeth Gaucher-Rémond & Véronique Dominguez-Guillaume	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIOGRAPHIE : THÉORIES ET NOTIONS

MÉTHODE ET IDÉOLOGIE

Nouvelles méthodes pour textes anciens : le <i>Joseph</i> de Robert de Boron et la querelle de la <i>New Philology</i> Patrick Moran.....	29
--	----

Réalisme et idéologie dans le <i>Guillaume de Dole</i> de Jean Renart : pour un changement de paradigme herméneutique Philippe Haugeard.....	43
--	----

AFFAIRES DE STYLES, QUESTIONS DE GENRE

Prolégomènes à toute critique des stéréotypes de la littérature médiévale : l'oiseau voleur dans <i>L'Escoufle</i> de Jean Renart Jean-Jacques Vincensini.....	63
--	----

Registre, style et manière dans la lyrique médiévale : les poèmes lyriques de Guillaume de Machaut et les doctrines médiévales des styles Ludmilla Evdokimova.....	75
--	----

La chanson de geste : une expérience critique, une expérience de la critique Jelle Koopmans	87
--	----

RECONSIDÉRER L'HOMME ET L'ŒUVRE

Philippe de Thaon le <i>coadunator</i> Vladimir Agrigoroaei	103
--	-----

Entre « cil qui l'escrist » et « cil qui fist » : de l'influence de Guiot sur Chrétien de Troyes dans <i>Le Chevalier au lion</i> Anne Rochebouet.....	123
--	-----

Le <i>je</i> des trouvères et les interprétations biographiques : les exemples contrastés de Gace Brulé et Thibaut de Champagne Marie-Geneviève Grossel	137
---	-----

SECONDE PARTIE

« EXPÉRIENCES CRITIQUES » : ÉTUDES DE CAS

MATIÈRE OU MANIÈRE ? LE ROMAN ARTHURIEN

La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose : Histoire(s) de sources et construction générique	
Hélène Bouget	157
« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs » : le procès critique de la « fausse Guenièvre »	
Nathalie Koble	171
Le roman arthurien tardif en prose : un corpus négligé et réhabilité ?	
Pour un parcours critique et historiographique du Moyen Âge à nos jours	
Christine Ferlampin-Acher	187

HISTOIRES DE LA LYRIQUE

256	« L'amour courtois » : heurs et malheurs d'une notion critique	
	Michèle Gally	203
	Jaufré Rudel et l' <i>amor de lonh</i> , de Diez à aujourd'hui	
	Walter Meliga	217
	Froissart, un poète à la mode de son temps. Réception de Froissart poète au XIX ^e siècle : entre érudition et fiction	
	Patricia Victorin	231
	Table des matières	255